

SÉVERINE PLAT-MONIN
S C U L P T U R E S

SÉVERINE PLAT-MONIN

S C U L P T U R E S

En couverture :
Grand-duc (détail)

Dos de couverture :
Moineaux (détail)

© Éditions des Falaises, 2016
16, avenue des Quatre Cantons
76000 Rouen
www.editionsdesfalaises.fr





Sommaire

Un jeu
d'enfant
8-21

Œuvres
22-95

Dessins préparatoires
Broux de noix
96-105

Les étapes du coq
à la fonderie
106-115

Sev. Plat-Monin

Toutes les sculptures présentées dans cet ouvrage sont des œuvres originales en bronze patinées à l'ancienne. Le tirage est limité à huit exemplaires, signés et numérotés et comportant le cachet de la Fonderie Rosini.

1/8





Un jeu d'enfant...

Je me souviens qu'enfant, je guettais les jours de pluie qui transformaient l'argile ingrate du jardin en glaise souple à souhait. Je dévalais jusqu'au talus, là où l'herbe se dénude au gré du fossé. La terre y affleurait, offrant au regard sa chair lisse et jaune... Là, agenouillée dans les herbes trempées, mes petits doigts grattaient les flancs du ravin, assez longtemps pour en extraire une quantité suffisante à mes inspirations juvéniles.

Je sentais avec délectation la terre molle me coller à la peau, s'agglutiner sous mes ongles, s'agréger dans mes paumes... J'oubliais mes cousins chassant les limaces et riant de leurs courses d'escargots. J'oubliais les perles d'eau au cœur des coquelicots, les flaques où barboter, les rigoles où laisser glisser l'esquif d'une feuille égarée. Intensément concentrée, je malaxais mon butin longuement, pour en faire une pâte tiède dont le seul toucher m'enchantait. Quand la texture me semblait enfin satisfaisante, je façonnais des petits personnages et d'étranges animaux, des fleurs et des oiseaux... Je refaisais le monde « en plus beau ».

Pour m'épargner des remontrances, j'improvisais mon atelier sur une margelle cimentée isolée, plutôt que sur la table blanche devant la maison ordonnée — peine perdue à vrai dire, puisque ces heures exaltées me ramenaient au dîner crottée de la tête aux pieds... Considérant qu'une si grande joie valait bien quelques dégâts, je ne comprenais guère les soupirs exaspérés des adultes au pas de la porte.

Mes premières tentatives ne résistèrent pas au retour du soleil, qui, buvant l'eau, brisait la terre, émiettant mes sculptures et ma joie de naguère. Les saisons m'apprirent à apprivoiser cette perte, ou ce retour de la matière à la matière. Je voyais une certaine justice naturelle à ce que le soleil me reprenne ce que la pluie m'avait permis. Et cette inéluctable disparition justifiait que je poursuive, orage après averse, ma quête évanescence.

*Grande chouette, bronze
33 x 20 x 11 cm*

Le premier atelier

Bien plus tard, je découvris la magie du feu qui rend les œuvres presque pérennes. J'avais alors quatorze ans et ma curiosité m'avait menée aux portes d'un étrange atelier. Passant devant depuis des mois, j'avais remarqué l'écriteau « Atelier Terre » au bord de l'humble porte. Mais rien n'invitait vraiment à s'y aventurer, puisque cette mesure siégeait dans la cour d'un foyer hospitalier. J'appris plus tard qu'il était destiné à des êtres marginalisés, n'ayant trouvé de refuge à leur vie que dans les « substances addictives ».

Le besoin de trouver un lieu où assouvir mon instinct d'argile me fit donc avancer jusqu'à cette porte verte dont les bords et poignée étaient maculés d'empreintes boueuses. Une vague musique me parvenait au-delà des murs, *Memory of trees* ou *Shepherd moons*...

J'entrai doucement, découvrant des murs entiers d'étagères parsemées de sculptures étranges. Le centre de la pièce était meublé de planches sur tréteaux, et quelques chaises rafistolées où quatre personnes silencieuses semblaient absorbées à modeler sous le regard en retrait d'un vieil homme bienveillant, le maître des lieux. C'est à lui que je me présentai discrètement. C'était ce que l'on appelle un « curé défroqué », un Art-thérapeute inspiré ; lui-même sculptait des totems, des bustes en forme de vases ébréchés. Il n'avait plus pour religion que le partage et la création.

Cet endroit recevait volontiers des gens de l'extérieur afin que les marginaux ne restent pas en vase clos. Il fut d'abord convenu que j'y viendrai tous les jeudis. Au fil des mois, j'y vins plus fréquemment, jusqu'à me voir confier des clés, qui me permettaient de modeler jusque tard la nuit, et les dimanches de pluie. Concentrée à l'extrême, j'oubliais la course du temps et le jour déclinant.

Dans de larges poubelles en plastique, Philippe conservait des terres diverses. Je découvris qu'il n'y avait pas que l'argile lisse et jaune des entrailles de la Bresse ; mais aussi le grès rose ou blanc, granuleux à souhait, qui permettait d'ériger des plaques solides sans risquer de se déchirer ou s'effondrer ; mais aussi des argiles rouges ou noires, brunes ou beige, dont la finesse se prêtait aux formes tout en délicatesse... Après des heures de travail à quérir la forme, j'apprenais à scalper au fil, évider à la mirette, recoller de stries croisées et barbotine les sculptures pour qu'aucune bulle cachée ne fasse éclater les volumes à la cuisson. J'apprenais encore à apprivoiser le temps et l'incertitude de ces longues heures de cuisson et de refroidissement ; du temps avant d'ouvrir le four pour en extraire des formes

durcies par la chaleur, forcément rétrécies, parfois déformées, voire brisées ; du temps pour comprendre la métamorphose des couleurs au gré de la chaleur.

L'approche de la terre n'avait ici rien de normatif. Il s'agissait d'accéder non à la maîtrise mais à un certain lâcher prise pour donner formes aux pensées les plus enfouies. Certaines séances se déroulaient les yeux fermés et la respiration lente, pour aller au-delà de soi, du regard, des apparences. Au fil des mois, les étagères se peuplaient de « paroles silencieuses », de tout ce que les patients du foyer ne parvenaient à mettre en mots. Il y avait là des gueules béantes de soif ou de cris, des poings fermés, des yeux affolés, des tentatives de sérénité, des bouddhas malmenés, des grottes où s'engouffrer...

J'accompagnais Philippe dans les carrières de Saint-Amand-en-Puisaye, là où l'on extrait l'argile. Sur les coteaux pentus des vignes où il vivait, l'on glanait des ocres au bord des chemins, improvisait des feux de n'importe quoi pour enfumer les terres cuites, fabriquait des fours de fortune pour se hasarder au raku. Cette technique d'émaillage ancestrale me touchait particulièrement dans ses craquelures, ses accidents, les aléas que la cendre révélait si subtilement.

Durant ces années d'atelier, j'ai mesuré combien créer peut être un souffle, un salut, une vérité profonde. Une connexion au monde, à ce qui participe de l'être dans son ressenti, sa spiritualité.

Des chemins de traverse

Voilà pourquoi je me suis égarée aux Beaux-Arts de ma région. Je n'y ai pas retrouvé le sens, l'essence de ce qu'était devenue la création sur mon chemin.

On se confondait en concepts, intellectualisant les œuvres à outrance ou s'orientant vers « la tendance ». Pratiquer la terre comme toutes techniques ancestrales était souvent oublié, ou relégué à l'option de fin de journée dans le sous-sol de l'école.

J'y ai quand même découvert l'étude du nu et les cours d'architecture ; et surtout la révélation face à cet enseignant italien qui nous narrait avec passion la fascinante expressivité baroque des œuvres du Bernin ou de Michel-Ange.

J'ai donc poursuivi en faculté d'Arts Plastiques et Histoire de l'Art. Là, j'ai découvert que le gros ours blanc qui m'intimidait jadis au parc Darcy était une œuvre de Pompon, un grand artiste animalier dijonnais.

J'aimais créer autant qu'écrire en pénétrant l'univers des artistes, me passionnant pour certaines tendances artistiques. L'Art brut pour cette résonance avec mon



Grand-duc sur une branche
64 x 30 x 22 cm



Bronze
48 x 44 x 18 cm